

FEUILLETON DU "SAMEDI", 24 MARS 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXXIV

FRANÇOIS BRÉGEAT

(Suite)

Le métier ne lui déplaisait pas trop. Il y trouvait du loisir et l'employait à dévorer tous les livres intéressants qu'il pouvait se procurer à la bibliothèque municipale.

Il s'était pris de passion pour les questions africaines et suivait tous les récits des exploiteurs du continent noir.

Il connaissait mieux la carte de l'Afrique que celle de France, et il la rectifiait lui-même au fur et à mesure des découvertes signalées.

Un soir, il montra à sa mère un point de cette carte et lui dit :

— Je serai *quelqu'un* au désert.

Marthe ne chercha pas à comprendre. Lui-même savait-il bien alors ce qu'il voulait.

Les ambitieux remuent beaucoup d'idées, entassent projets sur projets ; mais il leur faut compter sur l'occasion, qui fait souvent défaut aux plus hardis.

En attendant cette occasion, François remplissait de sa fine écriture de longues pages de papier timbré. Cela s'appelle grossoyer.

Peut-être aurait-il fini par prendre goût au grossoyage, s'il ne s'était laissé entraîner dans une première aventure d'amourette.

Une diva de café-concert le remarqua et lui proposa de l'emmener à Tunis où elle avait un engagement.

Elle obtint de son directeur l'emploi de comptable pour le jeune Brégeat qui accepta.

Un soir, après avoir embrassé sa mère plus tendrement que d'habitude, il partit et ne revint pas.

Il s'était bien garde de dire où il allait.

Or, tout justement, le lendemain, M^{re} Paturel venait annoncer aux Brégeat qu'on lui avait volé deux mille francs dans sa caisse, et que l'auteur de ce méfait ne pouvait être que François, dont il avait reçu la démission, par lettre datée de la veille et rédigée de façon assez impertinente.

Le malheureux père commença par rembourser les deux mille francs et, désespéré, se mit en quête du disparu.

Toutes ses recherches demeurèrent infructueuses.

Marthe, qui s'obstinait à croire à l'innocence de son fils, eut l'idée d'aller trouver Luc Marastoul, à qui elle raconta tout, sous le sceau du secret.

— François, un voleur ! s'écria le brave garçon. Ce n'est pas vrai ! je sais où il est, mais je ne vous le dirai pas. Donnez-moi cinquante francs pour me mettre en route et j'irai vous le chercher, afin qu'il se justifie de cette infâme accusation.

Marthe avait des économies cachées qu'elle grossissait peu à peu, pour les donner à son fils quand il partirait au régiment.

Elle remit cinquante francs à Luc et le supplia de ne pas perdre une minute.

Le jeune savetier prit le train de Marseille, où il savait trouver François à l'hôtel du *Lion d'argent*.

Il n'était que temps pour lui d'arriver.

Une heure plus tard et François s'embarquait pour Tunis.

En apprenant le vol commis à l'étude Paturel et la restitution de cette somme par son père, il entra dans une fureur indicible.

— C'est par le plus grand des hasards que tu me trouves ici, dit-il à Luc. Je suis revenu chercher un paquet de livres que j'avais oublié.

Et, désolé à l'idée de quitter sa diva, il s'arrachait les cheveux, poussait des cris de bête fauve.

— Laisse-moi réfléchir, dit-il. J'ai encore une demi-heure pour prendre une décision.

Il s'enferma dans sa chambre et, se jetant sur son lit, s'absorba dans les pensées les plus contradictoires.

Revenir à Nîmes, planter là son engagement c'était dur pour un gars de seize ans, qui fait ses premières armes au dehors.

L'honneur triompha.

Il charges Luc d'aller rechercher ses bagages et de prévenir les gens qu'on n'avait plus à compter sur lui.

Et, le jour même, il revenait à Nîmes.

Il y arriva au moment où M^{re} Paturel venait de restituer à Brégeat ses deux mille francs.

— Toutes mes excuses, disait l'avogé. On n'a rien volé chez moi. Les deux billets de mille francs qui manquaient ont été retrouvés dans un dossier où le caissier les avait glissés par erreur.

Il renouvela ces excuses à François et lui offrit de le reprendre en doublant ses appointements.

— Jamais je ne rentrerai chez vous, lui dit le jeune homme. Jamais je n'oublierai vos soupçons. Sortez et qu'on ne vous revoie plus ici !

M^{re} Paturel s'empressa de déguerpir.

Il n'était pas plus tôt parti, que François avait à subir l'interrogatoire de son père.

Il répondit franchement.

La mère l'embrassa et trouva des éloges à lui adresser pour sa résolution héroïque.

— Enfin, que veux-tu faire ? demanda le garde.

— Rester ici à t'aider dans ton travail, pourvu que tu me laisses le temps de continuer mes études.

— Mais ce n'est pas l'avenir que tu rêvais !

— Tu ne le sais pas, ce que je rêve, père. Nous en reparlerons plus tard, quand le moment sera venu.

Le père Brégeat était si satisfait de l'innocence de son garçon, qu'il en passa par toutes ses volontés.

Durant deux années, l'excellente Marthe fut la plus heureuse des mères.

Que pouvait-elle désirer de plus ?

On vivait comme des propriétaires au Mas-du-Jalgaire. On n'y manquait de rien, et le travail paraissait bien doux en comparaison des durs labeurs d'autrefois.

Tous les ans, le garde rendait ses comptes à Mme Petitot, qu'on ne voyait jamais.

François dressait les mémoires, de sa belle écriture qui faisait dire à la mère : " Quand on écrit comme ça, on ne devrait pas manier la bêche et le râteau. "

François avait à cœur de satisfaire le père et il ne reculait devant aucun travail matériel.

Da reste, il préférait l'activité à la vie sédentaire.

Le soir seulement, il se plongeait dans ses études, toujours sur l'Afrique.

Il connaissait à fond tous les ressources du continent noir.

Ce qui le mettait hors de lui, c'était d'y voir la France laisser le champ libre aux Anglais.

Il était patriote avant tout et il ne comprenait pas que, possédant déjà l'Algérie, la France n'eût pas encore barré la route des pays neufs à ses rivaux.

Il se plaisait à répéter :

— Avec dix mille hommes d'élite et du canon, on ferait merveille là-bas.

Les nouvelles de Tunisie l'enthousiasmaient à un tel point, qu'il ne voulait pas attendre ses vingt et un ans pour faire son service militaire.

Il s'en ouvrit ainsi à Luc Marastoul :

— Mon vieux (ils étaient du même âge), j'ai assez de cette vie terre à terre. Je ne suis pas fait pour planter des choux, mesurer du bois et surveiller les braconniers. Je ne porterai jamais la casquette du garde forestier.

— C'est bien vrai, fit pour la millième fois le fidèle Marastoul.

— Pourtant, observa François en souriant, tu ne voudrais pas que je reste tête nue toute l'année durant.

— Ça, c'est certain.

— Que me conseilles-tu d'adopter comme coiffure ?

— Le chapeau noir du bourgeois.

— Le tuyau de poêle ! l'horrible tube ! J'aimerais mieux le bûchet du Bearnais ou du basque.

— Qui t'en empêche ? dit Luc, qui ne comprenait pas où tendaient ces questions.

— La coiffure qui m'habille le mieux, assure François, c'est le képi d'officier.

— C'est bien vrai, mais... mais fandrait, les galons !

— M'en crois-tu donc incapable ?

— Pour sûr que non ; mais en auras-tu la patience ? Je ne suis qu'un pauvre savetier sans instruction. Pourtant, je connais, pour en avoir entendu parler par les camarades, la vie du monde. Tu as de la capacité comme pas un ; mais il te manque la patience.

— Ça vient, au régiment, la patience !

— Quand on n'a pas la tête brûlée.

Bref, Luc Marastoul, qui avait toutes ses franchises auprès de son ami, ne se gêna pas pour lui prédire qu'il ferait un mauvais soldat.

— Et pourquoi ? demanda François d'une voix où grondait déjà la colère.

— Parce que tu n'iras à commander et que tu aimerais moins à obéir.

— C'est bien vrai.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.